

Ici, à Issy, aussi

Du bruit, l'air est saturé de bruit comme si toutes les molécules d'oxygène avaient échangé leurs charges : j'en ai l'habitude ! Depuis que la ville de Paris a repoussé au-delà du périphérique, voitures, motos, camionnettes, ma rue est devenue un itinéraire bis ; bien entendu il faut que chacun rejoigne son travail, et en sens inverse regagne son domicile, pas question de s'insurger contre cette circulation pendulaire et entre les deux, il y a de multiples livraisons, qui ont découvert notre tranchée. A midi, à l'heure du déjeuner, ce sont les gens des bureaux qui meurent de faim : par grappes de collègues, ils envahissent les cafés, les « prêt-à-manger » et autres burgers, assurant la saturation des ondes sonores : le brouhaha est général pour deux bonnes heures. Seuls, les samedis et dimanches offrent un léger répit.

Ceci dit, nous sommes des petits malins : notre appartement est traversant et nous disposons d'une terrasse côté cour, à l'angle de notre ensemble d'immeubles de sept étages en L ; mais voilà, nul n'est parfait : nous surplombons un groupe scolaire, classes maternelles et élémentaires, et nous faisons caisse de résonance, si bien que dès que la sonnerie a retenti, nous franchissons le mur du son des aigus : la pression a été lâchée, les élèves vident leurs poumons ; les maîtresses ont beau hurler « Silence ! » elles ne les calmeront pas ; du coup, elles s'en prennent à celle dont la voix de crécelle conduit l'insurrection : bon réflexe, car quand la petite Mila se sera tue, tous la suivront. Maintenant nous distinguons les frappés de corde, les jets de petites balles, les rebonds de ballons et autres polissonnades, qui échappent à notre vue. Bientôt les instit taperont dans leurs mains et nous émergerons jusqu'à la prochaine déferlante, trois fois par jour, presque à heure fixe.

Cependant rien à voir avec les vols en rase-mottes des hélicoptères ! Au-dessus de notre quartier, situé à quelques centaines de mètres de l'héliport de Paris, les pales brassent, les moteurs poussent, les décibels s'affolent :

« Tiens, le jaune de la Protection civile, mais non, le bleu de la gendarmerie et ces tout-blancs ? C'est qui, ces gensses, ces soit disant hôtes de marque, qui assourdissent des milliers de riverains ? »

Dès que les oreilles se sont débouchées, les langues vont bon train, et certains jours, encore plus inspirés que d'autres, d'un balcon à l'autre, c'est un véritable concours de jurons qui s'improvise !

Eh bien, tout ce cirque a pris fin, ce charivari, c'est fini ! Depuis le confinement, plus aucun bruit : que ce soit devant ou derrière, nous sommes plongés dans le plus grand des silences ; pire, nous sommes devenus des ermites en plein désert : les habitants à gauche, à droite, au-dessus, en diagonale, se sont évanouis et pourtant si je me mettais à les dénombrer, ma calculette exploserait : au bas mot nous sommes plusieurs centaines à peupler ce Val de Seine réaménagé. Donc, du jour au lendemain, nos voisins, clandestins airBnB compris, ont disparu, se sont évanouis, sans laisser de trace, faisant place à un vide... sidéral.

Alors, vivre dans le néant ? Non, ce n'est pas possible ! Je tends l'oreille, je guette les bruits, je vais bien détecter des sons... Ah oui, l'ascenseur, notre fidèle serviteur, continue à desservir les étages et ses passages, bien que feutrés, nous permettent d'identifier propriétaires et locataires : mes respects ! Sur ma tête on trotte, des pas décidés, au travers du plafond insonorisé et beaucoup plus lointaines, quelques notes de musique sur un piano, vraisemblablement une leçon, le genre *Lettre à Elise* ! Effectivement, ce ne sont pas de simples gammes ; une mélodie a pris forme, même si elle dérape, si elle s'interrompt, des pauses, de plus en plus nombreuses, de plus en plus longues, suivies de reprises laborieuses, certainement après des coups de règle sur les doigts. Dans ma salle de bains, la bouche d'aération aspire, elle fait effort pour avaler tous les miasmes et elle génère un sacré courant d'air froid, très vite repéré par la petite chaudière, qui relance son brûleur : au prix de ronflements énergivores, elle maintient le confort de nos vingt degrés, merci pour sa résistance ! A noter qu'elle fait l'objet de révisions régulières par notre petit plombier, qui a toute notre confiance car mieux vaut ne pas être haut de taille pour se faufiler ; ainsi ne sommes-nous jamais en panne !

A cette heure, ni télé, ni radio, je n'ai qu'à me concentrer sur les touches de mon ordinateur ; en général, elles sont d'une discrétion absolue mais aujourd'hui, elles s'expriment et si je m'en donne la peine, je peux apprécier leurs brèves : les ti -ti -ti du morse, sans oublier les simples ou doubles clics de la souris, pour clôturer les séquences.

Ah dans la rue ! Le biker, toujours aussi impressionnant dans son harnachement de cosmonaute, s'est annoncé : il vrombit, tout à sa pointe de vitesse, sans concurrence sur le bitume, mais déjà il décélère, vire et s'engouffre dans le sous-sol du parking d'en face ; la gomme de ses pneus absorbe tant bien que mal les entailles de freinage du béton, véritable tôle ondulée africaine : il est secoué ; au bas de la pente, je ne donne pas cher de sa colonne vertébrale ! Alors, puisque je suis à ma fenêtre, autant faire la concierge : un chien bien bichonné sniffe ses traces, pisté par son maître qui zigzague derrière lui ; on dirait même que le patron profite de cette aubaine pour s'adonner à quelques exercices de gymnastique : de profondes inspires-expires, accompagnées de rapides coups d'œil, qui en disent long sur ses craintes, en ces temps de corona et d'instructions martiales. Je suis sur le point de lui faire la leçon, mais je me retiens, car, indifférents à ce contrevenant, des pigeons sautillent, se poursuivent, littéralement se bécotent. Ils sont tellement *in love* que leurs petits coups de becs endiablés montent jusqu'à mon premier étage : quel culot, mais après tout, c'est le printemps et ils ne risquent aucune contamination, paraît-il : qu'ils continuent à sillonner le trottoir, puisqu'ils ont le champ libre !

Tiens, du verre se brise ; ce sont des bouteilles jetées dans le bac à l'entrée de ma rue : qu'est-ce qu'on boit, en ces jours d'isolement ? Maintenant, annoncé par les gyrophares, les éboueurs : ils ont changé leurs horaires et c'est tant mieux ! Je n'avais qu'une peur : qu'ils fassent valoir leurs droits de retrait. Mais c'était mal les juger, les agents de la propreté, et je les applaudis à tout rompre, jusqu'à ce que je me rende compte que... que je suis seule à me manifester, et qu'ils ne m'entendent pas. Le moteur du camion tourne à plein régime, même à l'arrêt, car le chauffeur a sauté de son siège pour prêter main forte aux gars qui, à l'arrière, n'ont pas une seconde à perdre : et que je te bascule les couvercles, jaunes aujourd'hui, et que je te tire et que je te pousse sur leurs roulettes défoncées les containers pleins à craquer. Je l'aime, ce tohu-bohu : les ripeurs sont nos sauveurs, eux aussi ! Pourvu qu'ils réussissent à accrocher les poubelles aux griffes de leur monstre, pour

qu'il les secoue sans ménagement dans sa gueule : oui, nous dépendons de ces *claps*, de ces grands *slach* ! peu ragoûtants, ils assurent notre survie en ces temps d'épidémie !

Je n'y croyais plus : de dessous leurs capuches, les hommes m'ont repérée et ils me répondent par un large sourire ; dans leurs visages noirs, leurs dents blanches s'affichent, d'autant que, curieusement, ils ne portent pas leurs masques ! Ils ont compris que je les remercie pour leur courage ; ils ne lâcheront pas prise, ramenant leur invraisemblable collecte jusqu'à l'usine d'ordures, installée de longue date en bord de Seine sur notre commune, bien entendu hors les murs de Paris. Je l'ai visitée, au cours de journées du Patrimoine, et je reste marquée par la grande fosse dans laquelle tous nos détritiques sont déversés pêle-mêle, tandis que défilent, sur la chaîne de tri, papiers et plastiques, précisément ceux qui sont évacués en ce début d'après midi ; au rythme du tapis roulant, ces résidus, non identifiés par les systèmes automatisés, sont in extremis ré-aiguillés par de grosses mains gantées, fondant sur leurs proies comme les corneilles, celles que j'ai pu observer l'autre jour ; elles avaient repéré un rat au milieu de la chaussée et en un temps record, elles avaient emporté l'affreux Jojo, mort ou vif !

Aïe, mon Jean-Yves vient de me tirer par la manche ; j'aurais dû repérer le frottement de ses pantoufles sur le parquet, l'annonce de son approche, mais j'étais submergée par ma compassion. Il veut m'entraîner de toute urgence, il doit me montrer que... le couple de mésanges est revenu ! La frénésie de ces oiseaux l'a alerté : ils zinzinent (d'après Wikipédia), plus prosaïquement, ils s'interpellent, car ils jouent à cache-cache dans le camélia, en pleine floraison, allant jusqu'à se pendre aux branches la tête en bas pour nettoyer les feuilles, par en-dessous. Ça y est, l'un des deux s'est élancé et dans un joyeux trille, il atterrit, glorieux, sur le toit du nichoir ; il affiche sa cravate bleu électrique sur son plastron jaune de chanteur de bel canto et sa queue noire, striée de blanc, confirme son statut de séducteur. Alors sous le charme, le deuxième s'enhardit et, brindilles au bec, se laisse choir, plane et s'introduit directement dans le trou découpé à sa mesure dans la boîte à couver : essai réussi !

Il ne peut s'agir que d'elle, la femelle, qui d'instinct est venue se confiner, nullement impressionnée par les quatre semaines qui l'attendent, alors que nous autres, reclus dans

nos intérieurs depuis seulement deux petites, nous sommes déjà impatients de... ?
Aujourd'hui nous sommes conviés à un show : à situation hors norme, offre extraordinaire, exceptionnelle !

Bravo, la belle, quoi de neuf dans ton nichoir ? C'est bien profond, bien étroit, un maigre rayon de lumière, très loin de nos mètres cubes réglementaires ! Et ce nid déposé au fond, est-il suffisamment douillet pour y passer tout le temps de ta couvaison ? Je sais que tu appelleras ton mâle, pour qu'il ne t'oublie pas ; il t'apportera ce qu'il aura sélectionné de plus savoureux, de plus nourrissant, même des larves, car tu vas pondre tes œufs en secret et tu déploieras ailes et queue, pour faire couette, édredon bien enveloppants, bien chauds. Tu ne bougeras plus et un jour, tu sentiras des picotements : ça remue sous tes flancs ! Non, tu ne te trompes pas, ils ont éclos et il te faudra donner la becquée aux cinq, six affamés, prêts à engloutir tout ce qui se présente à leurs gosiers, si grands ouverts qu'ils n'arrivent plus à les refermer. Au secours, ils sont voraces, tu auras besoin d'aide et ton nourricier multipliera ses allers et retours, sans se fatiguer ! Arriverez-vous à tenir le coup ?

De surcroît, il vous faudra rester aux aguets et tu pousseras des cris stridents, dès qu'un prédateur tentera une intrusion. J'en ai fait l'expérience, l'an passé, quand j'ai osé soulever le couvercle, pour photographier ta couvée ; laquelle fut la plus effrayée ? Je n'ai pu appuyer qu'en toute hâte sur le déclencheur de mon appareil, sans rien contrôler ; déjà ton mâle, alerté, était sur le point de m'attaquer : le résultat ? Une image bougée, que j'ai tout de même conservée en souvenir dans mon album, précieusement. Nous fûmes absents quand tes juvéniles, désormais couverts de duvets et plumes, ont pris leur envol ; il paraît que vous étiez tous bien rangés à la queue-leu-leu. Cette fois, nous y assisterons, à votre parade ; nous sommes là, nous serons là quand ce sera l'heure ; de toute façon, nous restons à la maison, *at home*, chez nous, consignés jusqu'à nouvel ordre.

Et alors, cette réclusion, tu nous la racontes ? J'imagine qu'elle a ses bienfaits, même si je n'aurai pas l'audace de te questionner sur ton intimité dans des conditions aussi contraintes, même si avec ton chéri, ça semble plutôt bien marcher... D'après les experts ornithologues, vous vous répartissez le travail à merveille et vous n'avez qu'une obsession : cette étrange progéniture nue et aveugle ! Est-elle réellement de votre famille ? Elle vous ressemble si peu, mais peu importe, la marmaille doit grossir et grandir, coûte que coûte.

Dis, la mère, tu ne vas pas te laisser perturber par le ballet des ambulances qui a démarré sur la rue, de l'autre côté ? Suis-je bête, du fond de ton abri, tu n'aperçois pas les flashes bleus, et surtout, ils ne te concernent pas ! Par contre, un hélicoptère militaire vient de nous survoler ; j'espère que ces engins ne vont pas commencer à assurer des rotations, ce serait mauvais signe : le gros Hôpital Pompidou n'est qu'à quelques encablures.

Quoiqu'il en soit, ne t'inquiète pas, tu as suffisamment de soucis avec ce pari de la nuit des temps, vital, existentiel pour... mais une fenêtre a claqué : une engueulade se renvoie en écho de mur en mur et s'amplifie ; deux forcenés hurlent leurs histoires domestiques ; ils règlent leurs comptes et ils n'ont pas arrêté l'aspirateur, cet engin de malheur qui cherche à couvrir leurs grossièretés, sans y arriver. Et toi, tu sors ta tête toute ébouriffée de ton nichoir et tu hésites : « Faut-y, faut-y pas ? » Tu t'agites et dans la panique, tu ne peux que suivre d'un trait ton compagnon, déjà posté dans les arbustes. Finalement, cette cour n'est pas un bon plan pour une nichée, pas en ce moment, et tu fanfaronnes :

« Bye-bye, M'sieurs-dames ! Vous êtes trop zinzins et j'emploie ce mot à dessein ; il fait partie de notre répertoire. Vous n'êtes pas prêts de nous revoir. Nous sommes des êtres délicats, bien éduqués, si vous ne vous en êtes pas aperçus.

- Allez, les mésanges, vous êtes trop sensibles ! Ce n'était qu'une prise de bec, comme nous disons entre humains, une petite erreur de casting dans cet appart, si vous préférez. Retrouvez vos esprits et comprenez-nous : avec cette cure forcée, nos nerfs sont à vif ; dans quelque temps, nous serons désintoxiqués ; nous sommes en pleine reconversion, reconquête, que des RE, pour ne pas confesser des retours en arrière. »

Vous l'ignorez sûrement : notre bonne ville d'Issy, malgré ses prétentions depuis qu'elle fait partie de la petite couronne de Paris, n'a jamais été autre chose qu'un faux bourg ; la campagne, qui attirait sur la route de Versailles Princes et Prélats, est toujours enfouie sous son asphalte ; Il suffirait de casser cette croûte pour ramener l'humus à l'air libre : nous sommes en train de nous mettre d'accord !

Déjà sur notre terrasse, l'oranger du Mexique s'est chargé d'étoiles blanches, il embaume, il vous appelle, vous, notre espèce protégée, privilégiée...

Quoi, ce parfum n'est qu'un leurre ?

Et alors, vous, vous ne seriez que des chimères ?

Bou lou, lou, arrêtons d'ergoter : Il est temps d'asticoter cet arbuste de la tête au pied, de le débarrasser de ses parasites. Vous avez là nourriture en abondance pour votre descendance et vous nous rendrez grand service, car nous avons pris une frousse bleue de tous ces nuisibles invisibles.

Vous voyez que nous pouvons nous réconcilier, nous réconforter, si, si, si !

Le 8 avril 2020 Marie Mad Martineau

P.S. Je viens de m'apercevoir que le géniteur, celui à qui je donnais le Bon Dieu sans confession, fait en réalité ménage à trois. Après le coup de tonnerre de l'autre jour dans la cour, le trouillard s'était enfui, certes, mais avec une dulcinée que j'avais prise pour la Mère ! Les savants m'avaient prévenue et je viens de le vérifier en soulevant le couvercle du nichoir : la Reine n'a pas abandonné sa couvée ; elle trône sur son nid et le Mage lui apporte ses présents régulièrement, fidèlement : que dire ?

Nous sommes comblés par des cris de plus en plus diversifiés de cette famille recomposée, mon oreille va finir par en saisir les subtilités - et l'oranger ? Ma foi, il est totalement épanoui..., alors croissez et multipliez : à la fin de notre confinement, vous serez une bonne dizaine à voler tout autour de nous, sur notre terrasse. Y aura d'la joie !